

## LES YEUX DE SA MERE

L'infirmière de nuit était furieuse. Elle éleva le ton et s'adressa à la mère de l'enfant en larmes sans prendre en considération son désarroi et son émotion :

- Je vous avais dit de nous confier votre bébé et de dormir ! Vous êtes épuisée. On peut le garder à la nursery le temps que vous récupériez un peu. Votre entêtement à le garder dans vos bras aurait pu être criminel.

- Il n'a rien, sanglotait la mère, dites-moi qu'il n'a rien !

- Le pédiatre l'a examiné. Ça va. Il est en forme.

- Je ne voulais pas m'endormir, et comme il pleurait dès que je le couchais dans son berceau, je l'ai pris dans mes bras, sur le fauteuil... C'est son hurlement après sa chute qui m'a...

- réveillée, je sais. Arrêtez de répéter la même chose, dormez et je viendrai vous rendre votre petit demain matin. Pas avant !

Léa Le Fur sanglota encore un long moment, sans trop savoir si c'était ce fameux « baby blues » qui la submergeait ou simplement les nerfs qui lâchaient parce qu'elle se répétait qu'elle aurait pu tuer son petit Augustin, lui, si fragile, à peine né, et qu'elle avait laissé échapper de ses bras parce qu'elle s'était endormie au lieu de veiller, toujours veiller sur lui. *Toujours veiller* dit-elle à voix haute, comme pour elle-même, au moment où le sommeil l'emportait. Mais même dans ses rêves elle songea à la chute de l'enfant : le fauteuil écartait ses bras noirs et le laissait rouler indéfiniment vers le sol qui se creusait, qui allait l'engloutir, pour toujours. La terreur la réveilla à demi et elle se leva pour aller à la nursery, juste vérifier si tout allait bien pour Augustin. Elle vacilla en se mettant debout, s'accrocha quelques instants aux barreaux du lit et prit le couloir, presque vide parce qu'il était deux heures du matin. Elle s'approchait de la porte de la nursery quand l'infirmière l'interpela :

- Reposez-vous, Madame Le Fur ! Votre bébé dort à poings fermés. Tout va bien. Que voulez-vous qu'il lui arrive !

Elle sentit à quel point ses craintes relevaient de l'irrationnel mais elles ne furent pas apaisées pour autant. Elle regagna sa chambre sans l'avoir vu, pressée malgré sa fatigue de quitter la clinique et de rejoindre son appartement. Là, elle n'aurait personne pour l'empêcher de le serrer contre elle, de lui parler doucement à l'oreille, de lui dire combien elle l'aime... *Vivement dimanche*, se dit-elle ! *Plus que quatre jours*.

Et Augustin put découvrir de ses yeux tendres de nouveau-né le petit nid douillet que son père et sa mère lui avaient concocté dès qu'ils avaient su qu'ils auraient cet enfant : une vraie chambre modèle, digne de faire une publicité pour Natalys ou Interior's Baby. Des teintes douces, un berceau en rotin beige clair, un petit lit de bois à barreaux pour plus tard, orné d'une parure et de voilages dans le même ton que le berceau, des peluches délicates. Au mur, on trouvait des tableaux tendres et naïfs et des lettres de bois pour former son prénom, en arc de cercle, un énorme mobile avec des oiseaux pâles et lumineux servait de lustre, et une veilleuse « petit prince » le rassurerait la nuit... Il y avait des vêtements empilés dans l'armoire en si grand nombre qu'Augustin n'aurait pas le temps de les porter tous avant de grandir... Et, accessoirement, sur la commode à langer, on voyait un babyphone, histoire d'être alertés si Augustin pleurait, soufflait, ronronnait, toussait, couinait ou babillait.

Et c'est dans cette atmosphère douce et chaleureuse, au milieu de camaïeux ivoire, écrus et beige, que grandit le petit Augustin, centre de toutes les attentions, de tous les regards, de toutes les inquiétudes, objet d'amour idolâtré dans sa châsse parfaite.

Les mois passèrent, mais Léa Le Fur ne cessa pourtant pas de ressembler à la mère qu'elle était à la maternité : elle voulait être là toujours, devancer ses chutes pour les éviter, entourer chaque pied ou coin de table de d'ouate pour qu'il ne se cognât pas, et si, penchée sur son petit lit, elle devinait à sa façon de bouger dans son sommeil qu'il faisait un mauvais rêve, elle lui parlait doucement, pour le

réveiller un peu, juste de quoi laisser le cauchemar de son cher ange s'évanouir au profit d'un songe plus doux.

Dès qu'il put jouer par terre et commencer à crapahuter à travers sa chambre, elle demanda à son mari de lui installer des caméras.

- Des caméras discrètes, une dans le salon, l'autre dans la salle à manger et évidemment dans sa chambre. Regarde, je me suis renseignée : il en existe des modèles aussi petits qu'un œil humain, dit-elle en lui tendant une brochure. Tu peux les fixer n'importe où, par exemple sur l'extrémité d'une tringle ou sur le boîtier de commande du chauffage ; on ne les voit pas ! il n'y a pas de fil, juste une toute petite antenne qui transmet tout sur l'ordinateur. C'est pratique.

- Mais quelle utilité en auras-tu ? demanda son mari agacé par cette obsession nouvelle.

- Quand on va le faire garder, dans deux mois, je veux savoir ce qui se passe : on va le confier à une inconnue. J'ai tellement entendu d'histoires sur des nourrices malveillantes ou cruelles. Je pourrai jeter un œil sur mon écran depuis mon bureau et vérifier que tout va bien.

- Mais voyons, raisonne-toi un peu ! Tu ne vas pas mettre Augustin sous clef ni l'enfermer dans une bulle de verre. On sait qui le gardera, c'est Janet, l'anglaise des Gladieux. Ils en ont été très satisfaits, elle a fait ses preuves. Leurs enfants sont parfaitement épanouis !

- S'il te plaît, Paul, sinon je serai morte d'inquiétude à longueur de jour.

Et Paul céda à ce caprice. Après tout, si cela apaisait sa femme. L'appartement fut donc équipé deux semaines avant que Léa ne reprenne son travail. Tous les jours, depuis son bureau, elle regardait Augustin et sa nounou qui le changeait, le portait, le câlinait, le nourrissait, lui souriait, lui parlait et le couchait. *Parfaite, cette Janet, songeait Léa devant sa tablette, une vraie perle !*

On aurait pu penser que, rassurée, elle aurait passé moins de temps à espionner son Augustin et tous les faits et gestes de Janet, mais non. Elle était reliée à l'appartement. Parfois, elle jalousait un peu Janet d'avoir droit aux sourires

d'Augustin... Enfin, ce n'est pas « ma chose », se disait-elle, confusément consciente de devenir une mère trop possessive. Quand Janet emmenait Augustin au parc, Léa se sentait comme dépossédée devant son écran. Elle avait l'impression de perdre le contrôle. Big Brother, devenue Big Mother buggait. Pourtant il allait bien falloir le laisser aller à l'école, accepter qu'il ait une vie ailleurs dont on ne connaîtrait que les bribes. Paul ne se rendait pas compte de l'aspect quasi maladif que prenait cette obsession du regard sur tout ce qui concernait Augustin chez sa femme. Cela faisait des années qu'il avait oublié les caméras et il ne s'en était jamais servi pour savoir ce qui se passait chez lui en son absence.

Augustin, en prenant de l'âge, sentit un étrange malaise grandir en lui. S'il disait à sa mère qu'il était rentré directement du collège après 15 heures, alors qu'il avait fait un crochet chez son copain ne serait-ce que moins d'une heure, ou qu'il avait travaillé tout le mercredi après-midi sur son exposé alors qu'il avait regardé un film, sa mère prenait l'air contrit de quelqu'un à qui l'on ment. Il se demandait d'où lui venait cette intuition à propos de ce qu'il faisait et s'était convaincu qu'il n'était qu'un piètre menteur. Mais il n'avait pas envie de dire qu'il avait vu Tueurs Nés parce qu'un copain lui avait prêté le film ou dansé en chantant sur Linkin Park pendant une heure dans le salon. Il avait droit à son jardin secret.

Augustin était en Terminale quand il rencontra Esther. Elle habitait une petite chambre de bonne dans le quartier latin parce que ses parents avaient déménagé en province. Elle était brune, pétillante, pleine d'humour et d'intelligence, belle comme une princesse turque. C'est l'image qu'il avait eue d'elle quand il l'avait aperçue : une princesse turque ! Esther aima Augustin et la petite cour de Fénelon prit pour eux des allures de jardin enchanté tandis que les murs des classes semblaient s'être élargis et éclaircis. Ils partageaient leurs travaux, leurs passions et s'en allaient main dans la main, le soir en sortant de cours, légers et heureux. Esther dansait le flamenco dans une salle près du lycée. Elle lui proposa de lui faire une démonstration, chez lui, un mercredi, parce qu'ils seraient tranquilles.

Elle amènerait sa musique, sa robe rouge et noire et ses chaussures mais danserait pieds nus car les claquettes en appartement ne sont pas conseillées si l'on veut garder des rapports cordiaux avec les voisins.

Augustin la laissa se changer dans sa chambre pendant qu'il poussait quelques meubles du salon pour dégager de la place. Elle apparut encadrée par la porte, les cheveux relevés à l'espagnole, la taille serrée dans sa robe à volants et Augustin lui tendit les bras. Elle s'y enfouit, chercha ses lèvres, qu'elle embrassa timidement d'abord et Augustin fit le tour de son visage avec son index, comme un sculpteur sur une œuvre parfaite, puis il suivit la ligne de cou gracile jusqu'au décolleté. Il délaça son corset et embrassa son buste, le cœur palpitant d'amour et d'émotion. Il sentit soudain Esther se figer :

- Augustin, regarde là ! il y a une caméra !
- Où donc ?
- Là, sur l'espèce de thermostat. Cette espèce d'œil, tu le vois ! Tu le savais ?
- Non, bien sûr que non Esther.

Augustin rajusta le corset d'Esther et s'approcha, incrédule. Il grimpa sur une chaise et constata que c'était vrai. Esther vit à sa pâleur soudaine qu'il était encore plus affligé qu'elle : elle était indignée, effarée, lui était en plus désemparé. Et en colère. Ils se réfugièrent dans sa chambre et découvrirent, incrédules, *l'œil* dans le plafonnier.

- Elle en a mis partout ! la folle ! la folle ! cria Augustin. C'est dégueulasse, ce que tu as fait, maman ! hurla-t-il vers la caméra, les larmes aux yeux.

Esther jeta un regard noir en direction de l'œil inquisiteur.

- C'est ta mère qui a installé ça ?! s'écria-t-elle avec répulsion.

Je m'en vais, Augustin, je ne sais pas ce que signifie cette maison de dingues et de pervers dans laquelle tu habites, mais je pars et jamais plus je ne remettrai les pieds ici.

Augustin leva le poing vers la caméra. Il songea avec horreur qu'il était ainsi épié depuis toujours, qu'aucun moment d'intimité ne lui avait été accordé ni

aucune confiance. Sa vie était un film : le film interminable de sa mère, toujours cachée derrière l'œil meurtrier du cyclope, ici, là, partout. L'obscénité de la situation lui donna la nausée. Quand il referma la porte derrière lui, il prit un marker noir et épais et écrivit sur le mur de sa chambre en lettres énormes *regarde bien, il n'y aura pas de seconde prise : voici le dernier épisode de ta série préférée*. Sur ce, pris de rage, il alla se saisir d'une cordelette, monta sur sa chaise, fit un nœud coulant et enroula la corde au plafonnier.

Léa Le Fur était rivée sur sa tablette ; elle téléphona chez elle, pensant peut-être qu'il descendrait de son échafaud pour répondre et hurla au répondeur « *mais c'était pour ton bien, mon chou, juste pour ton bien, arrête, je t'en supplie !* » Saisie de panique, elle suivait les actes de son fils, méthodique, déterminé. Elle appela la concierge qui avait les clefs : *vite, allez décrocher Augustin, il est en train de se pendre, vite !* Et elle suivait défaillante les événements les plus tragiques de sa vie.

C'est Esther, prise d'un mauvais pressentiment qui rentra la première et saisit les jambes d'Augustin avant qu'il ne fasse basculer la chaise. Elle se hissa à sa hauteur et dénoua la corde qui avait déjà imprimé ses marques sur son cou. Elle le tint un moment pour qu'il ne perde pas l'équilibre puis lui dit simplement :

- Viens, Augustin, on s'en va. Partons tous les deux. Chez moi, il n'y aura pas d'autres yeux que les nôtres. Imagine... Vivre, comme si on était seul sur terre!

\*